

Bonjour à toutes, bonjour à tous, Guten Abend, meine Damen und Herren,

Je le dis en français et en allemand, puisque l'on est dans une ville bilingue (français-allemand) et ça me va parfaitement puisque mon père était professeur de français et ma mère professeure d'allemand. Ils sont là tous les deux ce soir, et j'en suis très heureux.

Je voudrais, avant toute chose, remercier les membres du jury, ainsi que les membres de la Fondation Robert Walser, pour l'honneur qu'ils me font en me remettant ce prix.

C'est une reconnaissance, faite par des pairs, des lecteurs avisés, scrupuleux, et qui vient calmer – un peu – les doutes que l'on peut avoir comme auteur, une reconnaissance qui offre au livre aussi la possibilité d'avancer plus sereinement vers ses nouveaux lecteurs et ses nouvelles lectrices.

Quant à la généreuse dotation qui accompagne ce prix (ce qui est suffisamment rare pour être souligné), elle ajoute à la considération morale du prix un appui financier qui témoigne, de la part de la Fondation, d'une juste connaissance des conditions matérielles qui rendent possible l'écriture, fidèle en cela à l'un des enseignements de la vie de Robert Walser, qui alterna des phases de travail alimentaire et d'autres pleinement consacrées à l'écriture. Pour tout cela, je vous remercie.

Et je souhaitais saluer aussi Magdalena Schrefel, dont j'ai hâte de découvrir le livre. C'est amusant d'ailleurs, parce que j'ai vu que nous étions nés la même année. Et je reviens tout juste de Göteborg, en Suède, où elle a vécu un certain temps.

Je voulais préciser, également, que j'aurais dû être accompagné, ce soir, de ma compagne et de ma fille. Les valises étaient prêtes, les billets réservés, j'ai emporté avec moi du lait en poudre, des biberons, sa jolie tenue pour ce soir... mais pour des raisons de santé, elles ne peuvent pas, finalement, être là. C'est à elles deux, en tous les cas, que je veux dédier ce prix.

Et je ne saurais assez remercier Yamina, ma compagne, pour son soutien indéfectible, son regard sur le texte et son aide lors de toutes les étapes du projet, depuis l'idée de ce livre jusqu'à sa publication. Nous avons vécu tout ça à deux et, une chose est sûre : sans elle, je ne serais pas là ce soir, en Suisse.

Et je suis très heureux que ce soit en Suisse que le livre ait trouvé ses premiers lecteurs et défenseurs. Car j'ai la chance et le bonheur tous les ans de me rendre dans une petite ville juste à côté d'ici : Adelboden. Car il se trouve que Yamina, ma compagne, dont je parlais à l'instant, a la nationalité suisse : sa grand-mère est suisse et a grandi à Bâle. Elle ne peut pas être présente ce soir elle non plus mais je salue sa cousine, Bethli, qui la représente, ainsi que son fils, Nick, et sa compagne, Jenny, qui sont là.

Pour en revenir au prix – il ne faut pas que je perde le fil de mes pensées : ce serait d'autant plus dommage qu'il s'agit, précisément, d'un texte sur le fil, sur l'art du fil, du funambule – pour en revenir au prix, donc, je ne vous cache pas que c'est intimidant pour moi de voir mon nom associé à celui de Robert Walser.

Intimidant et même un brin incongru puisqu'il y a dans mon titre le mot « apparaître » quand Walser, lui, s'était donné comme ambition – je le cite – de « disparaître aussi discrètement que possible ».

Mais dans le même temps, aussi, Walser était, à sa façon, un funambule : « Funambule divagant » – c'est le titre d'un article de Richard Blin consacré à Walser.

Donc même si mon livre évoque Jean Genet et sa relation au funambule, Robert Walser, lui aussi, gravite autour de ce mot « funambule », à sa façon. Jacob, par exemple, dans *L'Institut Benjamenta*, qui est un personnage forgé à l'image de Walser, Jacob est présenté par lui comme ayant « une frivolité de danseur de corde ».

Et chez Genet comme chez Walser on a aussi ce point commun très fort, à savoir une vie en marge du monde ordinaire. Pour l'un dans les prisons, pour l'autre dans l'asile. Mais pour les deux, c'est le choix d'une vie libre, menée comme ils l'entendaient et dégagée du carcan normatif dicté par la société.

Dans les deux cas, aussi, il y a cette décision de détruire leurs textes : Genet après le suicide d'Abdallah, Walser après son séjour à Berlin.

Bref, on pourrait tirer encore ces fils et tisser d'autres parallélismes entre leurs textes. Et d'autant plus qu'un texte, étymologiquement, justement, c'est un fil : un tissu composé de différents fils, que l'on noue les uns avec les autres.

Mais je ne suis pas là pour faire une explication de texte, et je vais conclure, plutôt, en vous lisant un court passage de mon roman, où apparaît Abdallah, Abdallah Bentaga, le funambule de Genet, dont la personnalité, comme le destin tragique, m'ont touché et m'ont donné envie d'écrire ce livre.

C'est un joli prénom, « Abdallah », avec ces trois - a enfilés les uns derrière les autres sur un collier de consonnes. C'est un joli prénom qui apparaît en ouverture du poème le « Funambule » et de la pièce « Les Nègres » de Genet, qui tous les deux lui sont dédiés.

Mais c'était un prénom que l'on a sitôt lu que déjà oublié, qui ne renvoyait à rien, à personne (sauf pour des spécialistes de Genet) et qui devenait comme un signifiant ayant perdu son signifié, comme une sorte de musique, sans rien derrière, une pure sonorité.

Et j'ai voulu, j'ai essayé, avec ce livre, de lui redonner corps, à ce prénom, et de construire une sorte de tout petit tombeau – littéraire – pour Abdallah Bentaga, dont il ne restait rien – si ce n'est ce prénom, précisément.

Rémi DAVID